Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

44 | 2012

L'Italie du Risorgimento. Relectures

Emmanuel FUREIX, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*, préface d'Alain Corbin

collection Époques, Paris, Champ Vallon, 2009, 507 p. ISBN :
978-2-87673-497-5. 30 euros.

Guillaume Cuchet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4295>

DOI : 10.4000/rh19.4295

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2012

Pagination : 230-232

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Guillaume Cuchet, « Emmanuel FUREIX, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*, préface d'Alain Corbin », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 44 | 2012, mis en ligne le 16 octobre 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4295> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4295>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Emmanuel FUREIX, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*, préface d'Alain Corbin

collection Époques, Paris, Champ Vallon, 2009, 507 p. ISBN : 978-2-87673-497-5. 30 euros.

Guillaume Cuchet

RÉFÉRENCE

Emmanuel FUREIX, *La France des larmes. Deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840)*, préface d'Alain Corbin, collection Époques, Paris, Champ Vallon, 2009, 507 p. ISBN : 978-2-87673-497-5. 30 euros.

- 1 Emmanuel Fureix étudie, dans cet ouvrage remarqué, tiré de sa thèse de doctorat, les « deuils politiques à l'âge romantique (1814-1840) ». Philippe Muray a écrit, dans *Le XIX^e siècle à travers les âges*, que le deuil était « la véritable religion du siècle », en particulier ce culte du souvenir et de la tombe qui fut, assurément, l'un de ses ancrages culturels et anthropologiques les plus répandus et les plus unanimes¹. La formule (même si Muray est absent de la bibliographie) contribue à expliquer l'importance du sujet : ce « moment nécrophile » de notre histoire politique (comme l'appelle l'auteur) qui s'étend des débuts de la Restauration au retour des cendres de Napoléon en 1840, avec des reprises et des prolongements ultérieurs, notamment sous le Second Empire. Alain Corbin, dans sa préface, souligne que l'ouvrage, au-delà de son objet propre, est représentatif d'une « nouvelle histoire politique [...] en train de se construire » (p. 9), qui se montre particulièrement attentive aux émotions et aux sensibilités dont est tissée la vie politique, à côté de ses formes plus familières et plus classiquement

étudiées par les historiens, comme les institutions, les mécanismes de la décision, les groupes militants, les idées et les opinions, leur répartition sociale et géographique.

- 2 L'ouvrage est découpé en quatre grandes parties. La première analyse les principaux ressorts de ce « moment nécrophile » qui procède avant tout de la rencontre, dans le contexte des lendemains de la Révolution et de l'Empire, d'un malaise (politique) dans la représentation, lié au régime censitaire et aux tensions qui le traversent, et d'une rupture (culturelle et religieuse) dans le rapport aux défunts, dont le culte des morts du XIX^e siècle est l'expression la plus directe. « Entre 1814 et 1840, résume-t-il, les deuils politiques envahissent le devant de la scène urbaine, à la faveur d'un déficit de représentation, mais aussi de sensibilités funéraires qui théâtralistent la mort. [...] Deuils officiels et opposants expriment autrement que les lieux institutionnels – les Chambres et la presse – des tensions politiques imparfaitement traduites en idéologies » (p. 461). La partie suivante est centrée sur la manière dont la Restauration a tenté de gérer la sortie politico-symbolique de la Révolution et de reconstituer une forme de sacralité monarchique (un « ressourcement par les larmes » selon la belle expression de l'auteur) entre procès politique, deuil public (centré officiellement, de façon limitative, sur les figures de Louis XVI, Marie-Antoinette, madame Elisabeth et Louis XVII), loi mémorielle, pédagogie politique et expiation. « Le deuil de la Révolution trahit la fragilité du compromis mémoriel autour du sacrifice du sang royal. Remémorer sans représenter (le régicide), expier sans accuser (la nation), répéter sans ressasser (le conflit civil) : autant de tensions diversement arbitrées sous la Restauration, mais jamais tout à fait résolues » (p. 221). La troisième partie porte sur les « deuils de souveraineté », définis ici, en s'inspirant de la notion de « fêtes de souveraineté », comme des « deuils officiels, financés, organisés et ordonnancés par l'État » (p. 221) : deuils royaux de la Restauration, des « victimes de Juillet » et de Napoléon. La dernière partie, enfin, porte sur les « deuils protestataires », en particulier (ce qui est un peu le « clou » de la démonstration) les enterrements libéraux de l'époque de la Restauration et de la monarchie de Juillet, surtout entre 1825 et 1827, dont l'auteur montre qu'ils ont constitué un jalon important dans la naissance de la manifestation moderne. « La tolérance due aux rites de déploration, écrit-il, permet aux opposants de célébrer leurs défunts dans l'espace public, avec plus ou moins d'emphase et de virulence. Ni ordinaire ni paroxystique, la protestation qui s'y exprime contient tout à la fois l'hommage convenu au défunt et la manifestation subversive d'une opinion ou d'une croyance. Contrainte par la ritualité du deuil, la protestation exclut en général l'affrontement physique, mais n'en exprime pas moins l'âpreté des conflits contemporains » (p. 321). Le rituel, inventé dans un premier temps par la jeunesse des Écoles « sans les élites libérales » (p. 325), mais récupéré par elles ensuite, a été plus ou moins fixé par l'enterrement du général Foy, le 30 novembre 1825. Il décline après que celui du général Lamarque, en 1832, eut « dégénéré » en journée révolutionnaire, entraînant du même coup une plus grande répression de ce type d'événements, qui en a réduit les virtualités politiques. L'auteur insiste également sur l'importance du « premier » deuil de Napoléon, qui a suivi, à Paris notamment, l'annonce de sa mort en juillet 1821, et contribué à infléchir vers la gauche l'image du personnage, dès avant la publication du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Mais aussi, dans un dernier chapitre suggestif, sur le « républicanisme sacrificiel » qui s'exprime dans les deuils de certains militants républicains de la monarchie de Juillet, véritable « culte des vaincus », qui, entre métaphores religieuses et « sacralité obscure du sang versé »

(dans une atmosphère de serre-chaude assez lourde), donne du milieu une image moins aseptisée que celle à laquelle nous a habitué l'historiographie classique.

- 3 L'ensemble de la démonstration est servi par une belle écriture, toujours sobre et concise, une large culture interdisciplinaire et des illustrations assez nombreuses. La chronologie retenue (25 ans), même si l'on peut peut-être discuter de la pertinence du *terminus ad quem* (1840), permet une analyse en profondeur de la séquence (plus difficile avec les chronologies longues), dans ses différents aspects (y compris anthropologiques et culturels). Elle se caractérise notamment par un grand souci d'articuler les différentes temporalités (longue, moyenne et courte), l'attention aux rituels et le retour d'une certaine forme d'histoire événementielle, densifiée par cette approche « en coupe », sous la forme de « moments » à géométrie variable (du « moment nécrophile » 1814-1840 au « moment 1821 » du deuil de Napoléon), perçus comme particulièrement révélateurs. Bref, Emmanuel Fureix signe là un livre important dont on peut penser, sans trop de risque de se tromper, qu'il fera date dans les études dix-neuviémistes en France.
-

NOTES

1. Philippe Muray, *Le XIX^e siècle à travers les âges*, Paris, Denoël, 1984.